

à vrai dire, le mot de *Néréïde* nous paraisse tant soit peu risqué dans une scène où les acteurs portent le costume hongrois, et se servent de fusils de chasse système Lefauchaux. Qu'on nous permette cependant une réflexion. Il y avait un moyen de sauver les apparences, ce qu'il faut toujours faire, même dans un ballet : c'était de reporter la scène au temps où l'on croyait encore aux Néréïdes. Au lieu de chasseurs hongrois, vous auriez eu des chasseurs thraces ou scythes, dont le costume léger était d'un effet pittoresque ; au lieu de fusils, vous auriez eu des arcs. Vous me direz peut-être que tout cela est rococo : je l'avoue ; mais c'est à l'imagination du poète à savoir tout rajeunir.

Malgré cette critique qui ne s'attaque en rien du reste à l'intrigue du ballet, la pièce est intéressante, ce qui est le principal ; il y a de forts beaux divertissements, ce qui ne nuit à rien ; il y a des pas charmants que M^{lle} Dor exécute avec cette grâce et ce brio que cette artiste sait mettre dans tous ses rôles ; des groupes ordonnés avec ce talent plein d'originalité qui fait de M. Justamant l'un de nos premiers maîtres de ballet. Le tableau des danses sur le lac, exécuté dans la demi-teinte du clair de lune, est d'un effet saisissant : c'est gracieux, original et fantastique tout à la fois.

La fête des rois mérite aussi des éloges. Nous n'aimons point pourtant la mascarade du dieu Bacchus, conduite par les quatre rois-mages ; Silène avec son gros ventre et sa rouge trogne, est un compère qu'il faut laisser aux tréteaux. La danse des bacchantes n'est que voluptueuse ; on s'attend à une orgie et l'on trouve un thé anglais.

Le pas de la Fortune est, sans contredit, le morceau capital du ballet. C'est à ce tableau que M. Justamant semble avoir mis tous ses soins. M^{lle} Dor y trouve tous les jours l'occasion d'un triomphe. Rien de plus gracieux que sa pose sur la roue de diamant ; rien de plus joli que son charmant visage au milieu des bouquets de pierreries qui l'entourent ; on dirait une tête de Raphaël dans un cadre de diamants.

Le dernier tableau a dignement couronné l'œuvre : à la vue de la grotte enchantée des Néréïdes, un cri d'admiration s'échappe de toutes les poitrines : il faut voir cette décoration splendide pour se faire une idée de la beauté du spectacle. M. Devoir, l'habile conservateur de nos théâtres, à qui nous devons le renouvellement successif de la plupart des décors de notre première scène, avait retrouvé dans ce tableau toute la fraîcheur d'imagination qui ont fait en Europe la fortune de son nom et celle de ses œuvres.

Mais il est temps de parler de la musique des Néréïdes. Elle est due à un de nos compatriotes, jeune compositeur de talent, déjà connu sur notre scène par un frais opéra-comique intitulé *Voici le jour*, et dans nos salons, par plusieurs mélodies charmantes.

M. Ward est Lyonnais, et naturellement, en vertu du vieux proverbe, nul n'est prophète en son pays, il a eu, disons-le franchement, l'immense tort de se faire représenter à Lyon. Triste effet des débuts d'un auteur dans sa ville natale, il ne peut y trouver de véritable succès ; car il y a toujours les petites coteries de clocher, les unes pour l'œuvre, les autres contre ; les amis et les ennemis, Capulets et Montaigus au petit pied. Les indifférents se partagent entre ces deux partis, et la bataille s'engage. Si l'auteur triomphe, ses amis sont les premiers à s'attribuer les trois quarts du succès ; s'il échoue.... on sait qui l'on doit en accuser.

Cependant, ce n'est pas tout à fait le cas de M. Ward : il a réussi, et ce n'est pas aux efforts de ses amis qu'il le doit. On l'a attaqué vivement, même avant la première audition de son œuvre ; un journal sérieux a été jusqu'à se faire l'organe d'une diatribe de mauvais ton ; mais le public, qui est le meilleur juge en pareille question, le public a fait justice de la malveillance